Dépôt légal : janvier 2025

Mélodie au couvent

Roman

Table des chapitres

Une invitation soudaine.....7
Un peu d'attente 12
Retrouvailles.....15
Sous escorte.....20
Des retrouvailles.....23
Une vie de château 26
Préliminaires.....30
Un appel mystérieux.....34
Premières constatations 38
Examen médical 42
Pause déjeuner.....46
En analyse 50
Mélodie Moreau 54
Bribes de souvenirs 58
Localisation 63
Saisine 67
Reportage à Lesbos 72
Initiation libertine.....77

Une invitation soudaine

Toulouse, quartier des Minimes

Ange Segafredi quitta son bureau pour regarder par la fenêtre. Le canal du Midi s'étirait paresseusement derrière le rideau de platanes. Le quartier des Minimes n'attirait guère les touristes, qui préféraient de loin se balader entre le Capitole, la place Saint Pierre et les quais de la Garonne. En ce début de soirée, seuls quelques cyclistes et joggeurs parcouraient la promenade ombragée.

Ce vendredi soir, les bureaux de l'hôtel de police s'étaient vidés depuis déjà un moment, mais le commissaire fraichement promu n'était pas spécialement pressé de rentrer dans son petit logement de célibataire géographique. Julie, sa compagne était en reportage à l'étranger et il ne connaissait encore personne, en dehors de ses collègues, dans cette ville dont il ne savait presque rien quelques semaines plus tôt.

Il y a trois mois, il était encore chef de groupe à la DRPJ de Versailles, démantelant des réseaux de trafiquants internationaux et des organisations mafieuses. Comme il l'avait craint, la vie en province était plus calme, et par voie de conséquence, la délinquance un peu plus modeste, ou en tout cas bien différente de ce qu'il avait affronté durant toute sa carrière.

Son service, trois groupes de six policiers chacun, courait après des criminels de circonstance, homicides liés aux trafics de stupéfiants, règlements de comptes entre bandes ethniques ou cambriolages organisés. Ses chefs de groupe, deux hommes et une femme, étaient compétents, appréciés de leurs équipes et connaissaient parfaitement le terrain, disposant d'un solide réseau d'indicateurs dans les quartiers difficiles, aux Izards ou au Mirail. Toulouse n'était pas Marseille, mais il y avait quand même des zones où les uniformes n'étaient pas les bienvenus. Ange savait qu'il était illusoire d'espérer changer radicalement la donne, mais il ne pouvait se résoudre à concéder le terrain aux caïds et en plein accord avec sa hiérarchie, s'était donné pour ambition de contenir le crime à un niveau qu'il osait qualifier de raisonnable. Son rôle n'était pas de maintenir l'ordre, il y avait bien assez de services dédiés à cela, mais il souhaitait pénétrer suffisamment le milieu pour s'attaquer aux gros bonnets et limiter ainsi leur emprise sur les quartiers.

Le policier fut tiré de ses pensées par les premières notes du tube des Canned Heat, *On the road again*. Ange avait associé cette musique au numéro de son ami Philippe, depuis leur road trip en Californie, quelques semaines plus tôt. Philippe de Loubennes, brillant chirurgien orthopédiste, et sa femme Brigitte, avocate pénaliste étaient les plus proches amis de Julie et Ange, et ce dernier n'avait eu que peu d'occasions

de revoir celui qui lui avait fait parcourir l'ouest américain à moto[1].

« Salut vieux frère, comment se passe ta vie dans la ville rose ? Tu as pris combien de kilos depuis que tu es là-bas ?

— Je commence à m'adapter, mais mon accent corse sonne encore plus curieusement ici qu'à Paris !

— Tu t'es mis au rugby ? Tu sais que le foot, c'est pas trop leur truc.

— Oui, j'ai compris ça très vite. L'un de mes chefs de groupe m'a emmené voir jouer le Stade à la fin de la saison. L'ambiance est sympa, mais je ne comprends toujours pas les règles.

— Je t'expliquerai à l'occasion. Si on met à part le hors-jeu, ce n'est pas si compliqué. Il suffit de comprendre qu'on ne peut pas faire de passe vers l'avant.

— Je suppose que tu ne m'appelles pas pour me parler de sport, l'interrompit Ange, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de t'entendre ?

— En effet, tu sais que ma famille est originaire du Tarn, à 30 km de Toulouse. Brigitte travaille sur un gros procès qui débute lundi, et s'est enfermée avec ses collègues pour affiner sa plaidoirie. J'en ai profité pour aller rendre visite à mes parents. Je sais que

[1] Lire *Route 66* du même auteur

j'aurais pu t'appeler plus tôt, mais je me suis décidé à la dernière minute. J'ai trouvé une place dans la dernière navette et je serai à Blagnac dans deux heures. Je me suis dit que si tu n'avais rien de plus important, on pourrait en profiter pour passer un moment ensemble.

— Tu me prends un peu de court, mais je pense que c'est possible. Je peux aller te chercher à l'aéroport, mais je te préviens, je n'ai pas fait le ménage chez moi et mes revenus de fonctionnaire ne me permettent pas d'entretenir de petit personnel.

— Je ne voulais pas te demander l'asile, plutôt de m'accompagner au château familial. Mes parents sont des aristocrates charmants, mais chez qui j'évite d'aller seul de peur de mourir d'ennui. Il y a toujours une chambre prête pour un ami de passage, tradition d'hospitalité oblige. J'ai déjà laissé entendre à la Comtesse que je serais sans doute accompagné. Elle se réjouit d'avance de faire ta connaissance, mais motus sur nos aventures aux States. Elle me croyait à un séminaire médical.

— Je vois que tu as toujours des arguments très convaincants. Si je ne m'éloigne pas trop du bureau, ça marche. Toutefois, je te rappelle que je suis un pur produit républicain, à qui on n'a jamais appris à faire le baise-main. Par chance, bien que corses, mes ancêtres n'étaient pas bonapartistes. Quand atterrit ton avion ?

— 22h45, il est prévu à l'heure.

— D'accord, ça me laisse juste le temps de passer prendre quelques affaires chez moi, mais pas d'acheter des fleurs. On se retrouve dans le terminal, cherche moi au bar ou appelle-moi. »

Un peu d'attente

Lagardiolle, Sud du Tarn

L'homme qui rentrait avec son chien ne remarqua pas le gros SUV Mercedes garé en contre-bas de la petite église. Lorsque la lumière s'éteignit dans la maison, le village retomba dans la nuit d'été, tout juste éclairée par le clair de lune.

Le conducteur de la voiture baissa la vitre teintée et alluma une cigarette. La flamme du briquet révéla un instant le visage barbu d'un homme dans la cinquantaine, visiblement tendu.

« On va attendre encore longtemps ?

— On a dit minuit, répondit une voix de femme, à l'arrière. Il reste vingt minutes. Un peu de patience.

— C'est pas un problème, quand on est occupés comme vous, maugréa le conducteur.

— Tu n'avais qu'à venir avec nous à l'arrière, répondit une autre voix, masculine cette fois. La banquette est assez large.

— C'est vrai, et je n'ai rien contre le piano à quatre mains, reprit la femme.

— Dans la bagnole, ça ne me branche pas, et puis j'aime bien voir ce que je fais, et il fait trop sombre.

— J'ai pas l'impression que ça te gêne tant que ça, tu nous mates dans le rétro depuis dix minutes.

— C'est pas comme si ça vous dérangeait !

— Tu ne sais pas ce que tu perds, la miss est au top ce soir. Tiens, juge par toi-même ! »

Le passager tendit la main par-dessus le dossier du siège, juste sous le nez du fumeur.

« Qu'est-ce que t'en dis ? »

N'obtenant qu'un grognement en guise de réponse, il se retourna vers sa partenaire. Celle-ci avait remonté sa robe sur ses hanches et écartait les jambes, autant que l'espace arrière le permettait.

« Laisse-le bouder et viens plutôt me lécher le clito. Il se rattrapera tout à l'heure. »

Son compagnon ne se fit pas prier, soulevant les fesses du cuir noir pour se faciliter la tâche.

Il ne fallut que quelques secondes pour que la respiration de la femme s'accélère, devenant haletante, puis vinrent les gémissements et enfin un cri de plaisir à peine étouffé dans sa main.

« Remonte ta culotte, lui dit l'homme en se redressant, tu vas salir le siège.

— Je n'en ai pas, tu n'avais pas remarqué ? et puis on s'en fout, c'est une caisse de location. »

Les deux passagers reprirent leurs places en réajustant leurs vêtements. La femme passa la main dans sa chevelure sombre pour remettre un peu d'ordre dans sa coiffure.

À l'avant, le conducteur fit remonter sa vitre et lança le moteur.

« Si vous avez fini, on y va. C'est l'heure.

— C'est bon, roule ! »

Retrouvailles

Aéroport de Blagnac & Lauragais

N'ayant jamais eu l'occasion de fréquenter la vieille noblesse française dans l'intimité du domicile familial, Ange hésita quelques instants avant de composer son bagage pour ce week-end improvisé. Il ne connaissait presque rien de la famille de son ami, si ce n'est que le service de l'État faisait partie des traditions de cette longue lignée. Il se dit qu'en juillet, on ne lui en voudrait pas de ne pas porter de cravate pour le dîner.

Peu avant 22h30, il stoppa devant l'aérogare, pare-soleil baissé, avec le signe Police bien visible. Durant toute sa carrière d'OPJ, le commissaire n'avait jamais pu résister à la facilité de se garer n'importe où avec un véhicule de fonction. Un fonctionnaire en uniforme sortit rapidement de la voiture de faction garée à proximité.

« Commissaire Segafredi, je n'en ai pas pour longtemps. »

Le factionnaire rectifia la position et salua.

« Mes respects, monsieur le Commissaire, pas de soucis, votre voiture ne risque rien ! »

Ange pénétra dans le terminal pour consulter le tableau des arrivées. Le vol en provenance d'Orly était

annoncé avec dix minutes de retard. L'aéroport n'offrait que peu de choix en matière de bars, aussi le policier choisit-il le Starbucks Café. Accro à la caféine intense, il n'était pas un grand fan du goût américain, et préférait de loin le ristretto italien. Toutefois, n'ayant pas dîné, il commanda un frappuccino et un muffin. En attendant sa commande, il envoya un message à son ami, pour lui faire part de sa localisation. La réponse ne se fit pas attendre bien longtemps.

« Je viens d'atterrir. Philippe. »

Le commissaire avait à peine avalé son en-cas qu'une main puissante se posait sur son épaule.

« Salut vieux frère, ça fait plaisir de te revoir. »

Dans la voiture, Ange demanda à son ami de le guider.

« Tu n'a pas pris le temps de me donner l'adresse du château et tes chers parents ne sont pas fichés au grand banditisme. On prend quelle direction ?

— Pour le moment, tu rejoins la rocade, direction Bordeaux, puis tu continueras encore un peu jusqu'à la sortie vers Albi. On en a pour une petite demi-heure.

— Ça ne fait pas un peu tard pour arriver avec un invité ?

— Ma mère sera sûrement couchée, mais je suis certain que mon père est dans sa bibliothèque avec un vieux grimoire. C'est un grand insomniaque et de toute façon, il est prévenu de mon arrivée. Je suis sûr

qu'il a remonté un grand armagnac de sa cave. Ne lui fais pas l'affront de dire que tu préfères le whisky. Il ne te le pardonnerait jamais.

— Va pour l'armagnac alors. Comment va Brigitte ? Julie m'a dit qu'elles ont passé une soirée toutes les deux récemment, mais elle est restée très évasive.

— En effet, je n'étais pas présent non plus, enfin, je suis rentré assez tard et il me semble qu'elles se sont bien amusées, si tu vois ce que je veux dire. »

Brigitte et Julie étaient amies de longue date, ayant vécu en co-location pendant une partie de leurs études à Paris et n'avaient jamais caché à leurs conjoints respectifs leurs relations intimes à cette époque. Les deux hommes, complices, prenaient à l'occasion plaisir à regarder les deux femmes leur offrir un spectacle hautement érotique, tout en dégustant un grand bordeaux ou un champagne millésimé.

« Pour répondre à ta question, Brigitte est en pleine forme, mais elle a une dernière affaire avant les vacances. Tu en as forcément entendu parler, une femme accusée d'avoir empoisonné son mari qu'elle savait pédophile. Elle avait averti anonymement tes collègues, mais il n'y avait pas eu de suite. Elle a décidé de faire justice elle-même. Brigitte sait qu'elle n'obtiendra pas l'acquittement, mais elle fait de ce dossier une tribune contre la pornographie infantile sur le web. Le procès est prévu pour la semaine prochaine.

— Oui, j'avais entendu parler de ce cas, ça fait déjà un certain temps. J'étais à Versailles, mais on en a pas mal discuté dans les couloirs de la DRPJ. La police locale n'a pas toujours les bons reflexes. Elle aurait dû s'adresser à un service spécialisé. Il me semble me souvenir qu'en plus d'aimer les photos de petites filles, le mari avait aussi la main un peu lourde. Elle va nous rejouer l'affaire Jacqueline Sauvage ?

— Tu connais Brigitte, c'est ce genre de cause qu'elle aime défendre, mais en attendant elle m'a laissé seul pour le week-end. Et Julie, où est-elle ?

— Elle a décroché un reportage sur les femmes migrantes sans papiers, pour un magazine canadien. En ce moment, elle doit être quelque part en Grèce, à Lesbos je crois.

— Lesbos, ça ne s'invente pas !

— C'est comme ça qu'on les aime, non ?

— Oui, tu as raison. »

Quelques minutes plus tard, Philippe indiquait un chemin bordé de grands arbres, s'élevant vers une petite colline.

« Puech Lubens, le mont de Loubennes en occitan. La première construction remonte à la Renaissance. L'un de mes lointains aïeux, Hugues Loubens de Verdala, est parti d'ici pour rejoindre l'Ordre des Chevaliers de Malte. Il a été grand maître de l'Ordre à la fin du seizième siècle. Heureusement, la construction

actuelle est beaucoup plus récente. Elle n'a que deux siècles. Depuis, on y a installé, l'électricité, le chauffage central et l'eau courante. Il y a même de l'internet à haut débit !

— Tes parents vivent là toute l'année ?

— Non, ils voyagent encore beaucoup et ils ont un appartement à Paris.

— Qui s'occupe de la propriété en leur absence ?

— Voila le problème qu'ont toutes les familles fortunées. Il faut entretenir du petit personnel !

Ange franchit le large portail et se gara à proximité de l'entrée du bâtiment. La construction en elle-même était typique du style régional, principalement réalisée en briques roses, composée d'un corps principal flanqué de deux petites tourelles, avec des dépendances attenantes.

Un homme à l'allure svelte apparût rapidement sur le perron pour accueillir les visiteurs.

« Ange, je te présente le Comte Henri Villotte de Loubennes, mon père.

— Entrez donc jeunes gens, j'espère que vous avez fait bon voyage. Vous prendrez bien un petit armagnac avec le vieil homme que je suis ? »

Sous escorte

Abbaye Sainte Scholastique - Dourgne, Tarn

Vingt-huit paires de sandales effleuraient le dallage dans le silence de la nuit. Les sœurs en procession se dirigeaient vers le cloître après la dernière prière du soir. À l'arrière du cortège, l'une d'elle se pencha vers sa voisine et lui murmura :

« Ma sœur, j'ai oublié mon bréviaire dans la chapelle. Je retourne le chercher. »

Sans attendre de réponse, la religieuse se retourna pendant que la file de moniales continuait sa progression. Elle se glissa derrière une colonne et attendit que la dernière ait tourné l'angle de la galerie. Le cœur battant, elle déplia le petit papier que le jardinier lui avait mystérieusement glissé, un peu plus tôt dans la journée, au creux de la main.

Bien que se sachant seule, la femme se dirigea vers l'arrière de l'abbaye en s'efforçant de rester dans l'ombre des bâtiments. Le message lui enjoignait de sortir de l'enceinte par une petite porte dans le mur du potager, du côté de la montagne. Le texte était explicite et elle sut tout de suite qu'elle ne pourrait se soustraire à cette injonction.

Un peu avant minuit, elle arriva devant la porte de fer. Comme indiqué, celle-ci n'était pas verrouillée. Elle portait toujours l'habit des sœurs, robe noire et voile

blanc. Son correspondant avait bien précisé qu'elle devait le conserver pour quitter l'enceinte. Elle ne se demanda même pas pourquoi elle devait rester ainsi vêtue. La signature au bas du billet était trop effrayante pour elle.

De l'autre côté, un gros véhicule noir attendait. La sœur ne connaissait pas grand-chose en matière de voitures, elle remarqua juste l'étoile à trois branches sur le capot.

Une porte s'ouvrit et un homme descendit de l'arrière, lui faisant signe de prendre sa place, sans dire un mot. Une femme était déjà assise sur la banquette. Elle prit place à côté d'elle sans qu'une parole ne soit prononcée. L'homme monta sur le siège passager à l'avant et la voiture démarra sans bruit.

Le véhicule traversa le village endormi et se dirigea vers la route sinueuse menant au plateau, six cent mètres plus haut. La religieuse examina la femme à ses côtés. La pénombre ne lui permettait pas de distinguer clairement ses traits. Elle était assez jeune sans doute, guère plus de trente ans. Sa tenue lui rappela les heures sombres de son existence. Celles pour lesquelles elle avait fui le monde et s'était réfugiée dans la communauté silencieuse des Bénédictines. Ainsi, ils l'avaient retrouvée. Où l'emmenaient-ils maintenant ? Que lui réservait cette nuit ? Pourquoi était-on venu la chercher ici ?

Aucune parole, aucune attention particulière. Les hommes à l'avant fumaient en silence. La femme

assise à côté d'elle fuyait son regard et regardait à l'extérieur.

Sans notion du temps, la nonne se laissa conduire, résignée. La voiture quitta soudain la route principale pour s'engager dans un chemin défoncé. Le gros véhicule cahota entre les ornières avant de s'arrêter enfin. On ouvrit la portière de son côté. Elle descendit de voiture. Dans le clair de lune, elle distingua une construction imposante et ce qui ressemblait à une petite église.

« Bonsoir, Mélodie, heureux de te retrouver après tout ce temps. »

Des retrouvailles

Saissac, Aude

Le sang de la religieuse se glaça lorsqu'elle reconnut la voix. L'homme qui se tenait devant elle, entièrement vêtu de noir, s'appuyait sur une canne à pommeau.

« Surprise de me revoir ? Peut-être me croyais-tu mort. Et bien non, vois-tu, j'ai survécu même si ma jambe a été bien abimée. Il n'a pas été facile de te retrouver, mais tu es là ce soir avec nous. »

L'homme fit un geste de son bras libre, attirant ainsi l'attention de l'arrivante sur un groupe d'une demi-douzaine de personnes des deux sexes, toutes en noir elles aussi, se tenant dans l'ombre derrière lui.

« N'aie pas peur, viens me rejoindre. Mes amis sont impatients de faire ta connaissance. »

Les autres occupants de la voiture étaient descendus eux aussi. Les deux hommes avaient rejoint le petit groupe. La femme lui prit le bras fermement pour l'inciter à avancer.

« Ne sois pas idiote, lui souffla-t-elle. On sait qui tu es. »

L'homme se retourna et d'une démarche trainante se dirigea vers la chapelle. Le groupe s'ouvrit pour lui laisser le passage. Sous le porche, deux femmes

entièrement nues portaient des torches qui projetaient une lumière dansante sur les vieilles pierres. Elles étaient totalement épilées et avaient le crane rasé. L'une d'entre elle avaient les seins lourds, l'autre une poitrine juvénile. Elles reculèrent pour céder le passage, puis mirent leurs pas dans ceux de celle que l'on avait désigné sous le nom de Mélodie.

La construction avait été établie à la seule intention des propriétaires du château, dans des temps où le culte occupait une place majeure dans la vie familiale. Elle était de dimensions modestes, avec une simple nef, terminée par une petite abside. À la place de l'autel, un pentagramme était installé verticalement sur une petite estrade.

« Mes amis, venez tous accueillir Mélodie, ou peut-être devrais-je dire sœur Marie des Anges ? »

La femme ainsi présentée regarda les assistants en demi-cercle face à elle. Elle dénombra quatre femmes et cinq hommes. Les femmes étaient toutes en robes, largement décolletées, certaines longues, d'autre beaucoup plus courtes. Toutes arboraient de lourds bijoux, aux oreilles, aux poignets et autour du cou. Les hommes pour leur part portaient des costumes ou des smokings.

Les deux porte-flambeaux avaient déposé leurs candélabres. Elles portaient maintenant des plateaux chargés de flutes de champagne. L'homme en prit une et la tendit à la nonne. Il en saisit une seconde pour lui.

« Buvons à nos retrouvailles, en souvenir de notre insouciante jeunesse. »

Tous les assistants levèrent leurs coupes avant de la porter à leurs lèvres. Seule Mélodie resta immobile.

« Et bien, tu n'aimes plus le champagne ? Depuis combien de temps n'en as-tu plus gouté ? Allez, bois, s'il te plait ! »

Comme tout le monde avait les yeux fixés sur elle, la religieuse leva lentement son verre avant de le vider d'un trait et de le laisser tomber au sol.

La femme aux seins lourds se précipita pour ramasser les éclats.

« Voilà qui est mieux. Je te retrouve, ma sœur. Je crois que nous allons passer une grande soirée. »

Une vie de château

Loubens-Lauragais, Haute-Garonne

Philippe ne s'était pas trompé. L'armagnac du comte de Loubennes était remarquable. Ange n'était pas un grand amateur de ces liqueurs, préférant les alcools de céréales ou les grands vins, mais il n'eut pas à mentir pour complimenter son hôte.

Au grand plaisir du commissaire, le vieil homme était d'une compagnie fort agréable, et malgré l'heure avancée, voulut comprendre pourquoi un jeune et brillant officier de police avait choisi de quitter Paris et de s'exiler en province.

« À vrai dire, je ne me sentais pas prêt à intégrer une grande structure centrale. La PJ parisienne est prestigieuse, mais trop complexe, et puis le nom de Segafredi y est encore trop présent.

— Votre père, c'est cela ?

— Oui, il a pris sa retraite il y a quelques années, mais il a encore beaucoup de contacts dans les hautes sphères. Je préfère faire mes preuves dans un milieu plus neutre.

— La vie parisienne ne vous manque pas ?

— Pas vraiment, non. Je n'ai pas encore eu le temps de m'ennuyer, et puis Toulouse est une ville très

plaisante. C'est un peu plus dur pour ma compagne qui passe encore pas mal de temps dans la capitale.

— Elle est journaliste, c'est bien ça ?

— En effet, mais elle fait surtout des grands reportages, ce qui la fait beaucoup voyager. C'est un peu moins commode depuis la province. C'est d'ailleurs pour cela que je suis seul ce week-end.

— Et bien, ça me procure le plaisir de faire votre connaissance.

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur le comte.

— S'il vous plait, faites moi grâce du titre, nous sommes en république. Appelez-moi Henri. »

Il était largement plus de minuit lorsque Philippe amena Ange jusqu'à sa chambre, le mot chambre étant d'ailleurs faible pour désigner les lieux. Dans un hôtel de luxe, on l'aurait appelée suite.

La pièce principale était spacieuse, avec un grand lit à baldaquin dans une large alcôve, et un vaste salon meublé de fauteuils style Louis XV. Plusieurs commodes et consoles en bois marqueté et à dessus de marbre veiné complétaient l'aménagement. De nombreuses pièces en bronze ainsi qu'un buste de marbre assuraient la décoration. Le portrait d'un lointain ancêtre, en tenue militaire, cherchait sans doute à impressionner le visiteur dans son lourd cadre doré.

Philippe ouvrit une porte à demi cachée dans les lambris pour donner accès à une vaste salle de bains, dont l'équipement moderne tranchait sur la décoration classique.

« Désolé vieux, tu devras te doucher toi-même, nous n'avons plus de jeune servante pour monter l'eau chaude et te frotter le dos.

— Parce que ça a réellement existé ?

— Hum, dans ma jeunesse, il y avait encore une gouvernante et une femme de chambre, au service de mes grands-parents, mais ces deux braves femmes devaient bien avoir 70 ans. L'été, toutefois, il arrivait que la nièce de l'une d'elles vienne donner un coup de main, quand nous étions tous ici.

— Et ?

— Je dois avouer que cette jeune donzelle éveillait quelques émois chez le garçon en pleine puberté que j'étais encore. Et je suis à peu près sûr que mes aînés ont passé du bon temps avec elle dans les dépendances.

— C'était le bon temps ! Et toi, tu n'y a pas gouté ?

— J'étais trop jeune, j'ai bien essayé de les regarder une fois, mais ils m'ont attrapé et flanqué une bonne volée.

— Et qui t'a déniaisé alors, une amie de ta mère ?

— Je veux bien que la famille soit un peu vieux jeu, mais pas à ce point. À cette période, je vivais le plus souvent à Paris, j'ai eu bien d'autres opportunités. Allez, je te laisse dormir. Demain, je te ferai visiter la région. Tu connais le Sidobre ?

— Jamais entendu parler. »

Préliminaires

Saissac, Aude

Les neuf personnes entourant le maître de cérémonie et sœur Marie des Anges avaient imperceptiblement resserré le cercle. Du pommeau de sa canne, l'officiant désigna deux des femmes. L'une d'entre elles était celle qui avait accompagné Mélodie dans la voiture. Elle était de taille moyenne, la silhouette sportive et avait des cheveux bruns, mi-longs. Sa robe descendait en dessous des genoux, mais était fendue sur un côté, jusqu'à la hanche. Le haut était largement ouvert sur le devant, dévoilant les rondeurs de ses seins. L'autre femme était plus grande, sa robe semblait faite pour un bal, descendant jusqu'au sol, mais le dos était totalement dénudé, une simple bande d'étoffe passant derrière le cou pour masquer la poitrine généreuse. Son visage était dur et son maquillage agressif. La nonne se dit qu'elle avait dû atteindre la cinquantaine.

« Débarrassez notre sœur de ses oripeaux monastiques et installez-là comme je vous l'ai expliqué. »

La religieuse ne réagit pas. Elle savait qu'il était inutile de résister. Elle avait déjà vécu ces moments dans une autre vie. Elle se laissa mener vers le pentagramme.

« Laissez-lui son voile, ses cheveux doivent être horribles.

— Ça ne va pas être facile, répondit la plus âgée des femmes.

— Je m'en moque, coupez ou déchirez ce qui résiste. »

Quatre mains s'affairèrent pour ôter les pièces du vêtement. La collerette blanche, puis le scapulaire et la tunique furent ôtés et jetés au sol. Mélodie les laissa faire, sans chercher à les contrarier, le regard fixé droit devant elle, au-delà des assistants.

« Mon Dieu, que ta volonté soit faite. »

La camisole blanche n'était pas boutonnée, juste serrée par un cordon. Les deux femmes la firent glisser sur ses épaules, en la tirant vers le bas pour la faire passer sous ses hanches.

Lorsque la poitrine fut libérée, le maître s'approcha et posa l'extrémité da sa canne, en ivoire blanc, sur la peau mate du sein droit, soulignant sa courbure avant de remonter sur le gauche.

« Sœur Marie des Anges, vous avez encore de quoi damner un saint. »

Puis il saisit brusquement le téton entre ses doigts et le serra fortement. Mélodie esquissa une grimace de douleur mais retint son cri.

« Enlevez-lui cette méchante culotte et attachez-là. »

Pendant que les préposées exécutaient ses instructions, l'homme se rapprocha en boitant du petit

groupe qui était resté immobile, tous attentifs au spectacle délivré sous leurs yeux.

S'approchant de l'un des assistants, il lui demanda :

« Tu as déjà baisé une nonne ?

— Non, jamais encore. Même pas durant le carnaval.

— Et tu n'as pas peur d'aller en Enfer ?

— L'Enfer, c'est ici et Polnareff a chanté *On ira tous au Paradis*.

— Peut-être, ou peut-être pas. Quelle importance ? »

Se retournant vers l'une des femmes restées dans le groupe, une jolie blonde, très élégante dans une robe courte, il glissa une main entre les pans du décolleté, dévoilant un sein laiteux.

« Et toi ma belle, est-ce que tu m'accompagneras au Paradis ?

— Je ne suis pas particulièrement pressée, mais je suis prête à faire une partie du chemin ce soir. »

La canne souleva la robe, jusqu'au pubis, sur lequel ne subsistait qu'une étroite bande de duvet doré. L'homme y glissa un doigt, avant de le porter à ses lèvres.

« C'est vrai, tu me sembles bien préparée. »

Puis, il se dirigea vers la dernière des femmes, passant derrière elle. Celle-ci portait une robe ample, retenue

par de fines bretelles croisées dans le dos. L'homme les dégagea des épaules. La robe tomba sur le sol, dévoilant un corps harmonieusement bronzé, des petits seins aux tétons saillants et un ventre plat. Une toison sombre, soigneusement taillée, ornait son pubis.

L'homme caressa les fesses rondes avant de passer son majeur le long du sillon, faisant frémir le corps dénudé lorsqu'il effleura l'œillet serré.

« Ce n'est pas pour tout de suite, détends-toi.

— Oui, Maître.

— Ne m'appelle pas Maître, je suis Cornelius pour vous tous et toutes. »

Puis retournant vers le fond de la chapelle, il regarda la femme entravée.

« Dommage que tu ne sois plus vierge. »

Un appel mystérieux

Loubens-Lauragais, Haute-Garonne

Ange se réveilla en pleine forme et de bonne humeur. Il avait passé une excellente nuit et se sentait prêt à découvrir la région, comme annoncé la veille. Il avait dormi en laissant les volets ouverts et le soleil éclairait largement la pièce. Un coup d'œil à sa montre lui confirma qu'il était grand temps de prendre ce qui lui servait de petit-déjeuner, à savoir un double expresso.

Il prit soin de lui et de sa tenue, s'attendant à faire la connaissance de Madame de Loubennes, mère.

En arrivant au bas du grand escalier, Ange entendit la voix de son ami qui dialoguait avec une femme.

Le policier se dirigea vers la cuisine. Philippe était attablé avec une charmante personne, très différente de l'idée qu'Ange avait pu se faire de la comtesse. Elle était vêtue d'un pantalon de jogging et d'un sweater gris souris, une serviette blanche autour du cou, sneakers aux pieds.

Philippe se leva.

« Ange, je te présente Madame ma Mère.

— Je t'en prie, Philippe, arrête avec ces manières ridicules.

— Mes hommages, Madame. Je suis très heureux de faire votre connaissance. J'espère que cette arrivée impromptue ne vous a pas causé de tracas.

— Bien au contraire, je suis toujours heureuse de rencontrer les amis de mon fils. Veuillez excuser ma tenue, je rentre de mon jogging dans le parc. Je vais me changer. Philippe va vous préparer ce que vous voulez. On se reverra un peu plus tard. »

Ange regarda la comtesse quitter la pièce avec une élégante allure sportive.

« Impressionnant, n'est-ce pas ? Quel âge lui donnes-tu ?

— Si je pouvais penser que c'est ta belle-mère, je dirais 55 ou 60 ans tout au plus, et encore !

— C'est bien ma mère biologique, et elle a 76 ans. Nous avons tout juste réussi à la convaincre de ne plus monter à cheval l'année dernière, alors elle s'est mise à la course à pied. Elle court une dizaine de kilomètres tous les jours. Je crois que j'aurais du mal à la suivre plus de dix minutes. Tu n'as pas changé d'habitudes pour ton petit-déjeuner ?

— Non, un double expresso si tu as.

— Tu as de la chance, mon frère a les mêmes goûts que toi. Il a installé une machine Nespresso la dernière fois qu'il est venu. Je te laisse choisir la couleur ?

— Ce que tu as de plus foncé !

— Ristretto Italiano. Je t'en mets deux dans une grande tasse.

— Parfait. »

Philippe avait tout juste servi le café que son portable se mit à sonner. Il regarda le numéro affiché, surpris.

« C'est un de mes cousins, il ne m'appelle jamais, ça doit être important.

— Je t'en prie, réponds. »

Philippe sortit dans le hall d'entrée pour prendre l'appel. Il revint après quelques minutes.

« Voila qui est intéressant. J'avais prévu de te faire visiter la région, nous avons une destination qui s'impose.

— Tu es bien mystérieux, de quoi s'agit-il ?

— L'un de mes cousins est moine à l'abbaye d'En-Calcat, c'est à une trentaine de kilomètres d'ici, au pied de la Montagne Noire. Il en est même le prieur, c'est-à-dire le bras droit de l'abbé. L'abbaye est pour ainsi dire jumelée à un couvent distant de quelques centaines de mètres. L'une des sœurs a été retrouvée ce matin devant la porte, à demi-consciente.

— Il a prévenu les gendarmes ?

— Je ne crois pas, non. Je pense qu'il préfèrerait que les choses ne s'ébruitent pas.

— Pourquoi a-t-il choisi de t'appeler toi ?

— Parce que je suis médecin, et qu'il sait que je suis là ce week-end. J'avais déjà envisagé de passer lui dire bonjour. Ta compagnie me parait de circonstance, Sherlock.

— C'est toi qui fait le programme Watson ! »

Premières constatations

En-Calcat, Tarn

Il ne fallut pas longtemps pour rejoindre l'abbaye, par les petites routes ondulant entre les collines et les champs de tournesol. Philippe avait rapidement donné à son ami un aperçu sur l'ordre des Bénédictins auquel appartenait Frère Michel, son cousin. La journée des moines restait rythmée par les six prières quotidiennes, mais le reste du temps était consacré au travail, principalement des productions artistiques, vitraux et instruments de musique. Les frères ne vivaient pas totalement coupés du monde, et accueillaient de nombreux visiteurs dans leur hôtellerie, pour une période plus ou moins longue.

« Comment connais-tu tout cela, je te croyais agnostique.

— Oui, c'est vrai, mais j'ai tout de même grandi dans la tradition catholique et j'ai eu de longues conversations avec mon cousin, qui n'a pas réussi à me convaincre de l'existence d'un dieu.

— Et lui, qu'est-ce qui l'a conduit à entrer dans les ordres ?

— Michel a fait de brillantes études de lettres, il est diplômé de Normale Sup, mais au lieu de faire une carrière de prof de philo, il a préféré se retirer pour se consacrer à la prière. C'est en tout cas ce qu'il m'a dit.

À cette époque, je connaissais déjà Brigitte et je menais une vie assez dévoyée de carabin. Nous nous sommes perdus de vue pendant un moment, mais depuis quelques années, nous avons repris contact et je m'efforce de lui rendre visite quand je viens passer quelques jours chez mes parents. Il sait comment je vis, mais ne me juge pas. Tu verras, c'est un homme charmant, et tout à fait informé de la vie du monde. »

Située sur la via Tolosa, l'un des chemins menant à Saint Jacques de Compostelle, l'abbaye n'est pas très ancienne, bâtie à la fin du XIXe siècle. Ange se gara dans une zone ombragée sous les arbres et Philippe le guida jusqu'à l'accueil où il demanda à voir le prieur. Michel arriva rapidement, et les emmena sous les voutes du cloître.

« Les frères sont au travail, et le prochain office, sexte, est dans deux heures. Nous avons un peu de temps devant nous. »

Tout en marchant lentement dans la galerie, le moine leur donna les premiers éléments.

« J'ai été appelé ce matin par la mère supérieure de Sainte Scholastique, le couvent voisin. Lors des matines à cinq heures, l'une des sœurs était manquante. Elle ne s'en est pas trop inquiétée, pensant qu'elle était juste souffrante, mais quand elle a constaté qu'elle n'était pas présente pour les laudes, elle est allée voir dans sa chambre. Elle n'y était pas non plus. Les sœurs ont entrepris de la chercher dans tout le couvent, et elles ont fini par la retrouver, sans

connaissance, sous le porche, à l'extérieur du couvent. Elle était nue, à l'exception de son voile, et ses vêtements avaient été entassés sur son corps. Elle était très sale, mais ne semblait pas sérieusement blessée, juste quelques égratignures et ecchymoses, m'a-t-elle dit. Elle l'ont transportée à l'infirmerie où on l'a lavée et on a soigné ses plaies. Elle a repris conscience, mais semblait complètement désorientée.

— Les sœurs n'ont pas appelé la gendarmerie et un médecin ? demanda Ange.

— Et bien, non, l'une d'elles est infirmière et elle a dispensé les premiers soins, puis elles m'ont prévenu, pour prendre mon avis. C'est à ce moment que j'ai pensé à toi, Philippe, vu que tu avais envisagé de passer et que tu es médecin…

— Oui, j'ai compris que vous ne souhaitiez pas donner trop de publicité à cette fâcheuse situation.

— C'est cela, nous autres moines, sommes assez implantés dans la population locale, mais les sœurs sont vraiment cloitrées. Retrouver l'une d'entre elles nue à l'extérieur pourrait faire beaucoup jaser.

— Oui, j'imagine, en effet. Et qu'attends-tu de moi, ou de nous plutôt ?

— D'abord, je pense que tu pourrais nous rassurer sur son état physique et mental. Ensuite, il faudra sans doute essayer de comprendre ce qui lui est arrivé. En temps normal, les sœurs ne sortent pas après le coucher du soleil.

— Espérons qu'elle sera en mesure de nous dire ce qui s'est passé cette nuit, dit Ange. Vous pouvez nous conduire là-bas ?

— Oui, bien entendu. Allons-y tout de suite. »

Examen médical

Abbaye Sainte Scholastique - Dourgne, Tarn

Lorsque le prieur se présenta à l'entrée du couvent, la sœur portière eut un moment de doute, jusqu'à ce que le moine précise que des deux laïcs qui l'accompagnaient, l'un était médecin et l'autre commissaire de police.

« Je pense qu'il vaut mieux que j'examine cette femme seul, je vous appellerai si elle est en mesure d'avoir une conversation, dit Philippe. »

Frère Michel et Ange restèrent à l'accueil et une sœur conduisit Philippe à l'intérieur.

Il se présenta à l'infirmière qui le mena auprès de sœur Marie des Anges.

« J'ai fait de mon mieux pour la toilette, et je lui ai donné un antalgique léger. Elle sort doucement de sa torpeur, mais elle ne s'exprime pas clairement. »

Le médecin fit glisser le drap pour examiner le corps de la nonne. Des marques étaient nettement visibles au niveau des poignets et des chevilles, ainsi que sur le cou.

« Ma sœur, avez-vous remarqué quelque chose de spécial quand vous l'avez lavée ? Excusez-moi de demander cela, mais en particulier dans les parties intimes ?

— Je n'ai pas appris mon métier au couvent, vous savez. Je connais ces choses là, et oui, je pense qu'elle avait une quantité importante de substance collante sur le pubis, je pense que c'était du sperme.

— Auriez-vous de quoi faire une prise de sang ?

— Oui, bien sur, mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pour savoir si elle a été droguée.

— C'est horrible, qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

— Nous allons essayer de le déterminer, mais je crois qu'il vaudrait mieux garder cela secret pour le moment.

— Je dois tout de même le dire à la mère supérieure.

— Oui, bien sûr, mais pas un mot aux autres sœurs. Maintenant, j'en suis désolé, mais il va falloir que je vérifie si elle a été violée.

— Je comprends, faites ce qui est nécessaire. »

La nonne était inerte. Pendant tout le temps de l'examen, elle ne prononça pas une parole, comme anesthésiée.

« Elle ne semble pas avoir de blessures sérieuses. La respiration est régulière, le pouls normal, mais elle réagit faiblement aux stimuli. Je suis au regret de confirmer qu'elle a eu une relation sexuelle il y a quelques heures seulement, et qu'elle n'a pas opposé de résistance.

— Comment est-ce possible ? Il n'y a pas d'homme ici.

— Elle a du sortir durant la nuit.

— C'est impossible, la porte est verrouillée et c'est la mère supérieure qui a la clé dans son bureau.

— Je pense qu'elle est entre de bonnes mains avec vous, je vous laisse mon téléphone. Appelez-moi dès qu'elle retrouvera la conscience. Nous aurons besoin de parler avec elle.

— Je n'y manquerai pas, merci Docteur. »

De retour à l'accueil, Philippe rassura son cousin sur l'état de santé de Sœur Marie des Anges, sans donner de précisions sur ses constatations. Ce ne fut qu'après avoir déposé le moine à l'abbaye, qu'il fit part de ses observations à son ami.

« Sœur Marie des Anges a eu des relations sexuelles cette nuit, probablement avec plusieurs hommes à en juger par la quantité de sperme dans son vagin, sans parler de ce que l'infirmière a nettoyé sur son pubis. Je ne suis pas légiste, mais je suis à peu près certain qu'elle était consentante, il n'y a pas de lésion visible. Par contre, elle a été à coup sûr entravée, elle a des ecchymoses caractéristiques sur les poignets, les chevilles et le cou. La sœur infirmière dit que l'on ne peut pas sortir du couvent la nuit, mais elle a été découverte à l'extérieur de l'enceinte. Ceci n'est pas le fait d'une rencontre fortuite. La religieuse avait rendez-vous avec un groupe d'individus.

— Bien observé, Watson, plaisanta Ange. Que faisons-nous maintenant ?

— Je propose que l'on aille déjeuner pour commencer. On avisera ensuite. Il y a quelques restaurants tout à fait honorables à Castres. C'est à un quart d'heure. »

Pause déjeuner

Castres, Tarn

Philippe indiqua un parking souterrain au bord de l'Agout, la rivière qui arrose la ville de Castres. Les deux hommes eurent un regard rapide pour les vieilles maisons de tanneurs qui bordent le cours d'eau avant de choisir un restaurant dans les ruelles de la vieille ville.

« Je suis intrigué par les malheurs de cette religieuse, mais nous n'en sommes pas moins en week-end, déclara le médecin. Que dirais-tu de commencer par un verre de vin bien frais ? Ici, le Gaillac s'impose.

— Je te fais confiance, je ne connais rien aux productions de la région.

— Qu'as-tu fait de ton temps libre depuis que tu es à Toulouse ?

— Je n'ai pas eu le temps de découvrir les producteurs locaux, hélas. Je crois que j'ai assuré les permanences plus souvent qu'à mon tour, et quand Julie était là, nous avons surtout passé notre temps sous la couette !

— Allez, je ne te plains pas. On va prendre une bouteille de perlé, tu vas voir, c'est original.

— Comme tu veux. Pour le plat, je t'avoue que avec ce temps, je n'ai pas trop envie de canard gras !

— Il y a du poisson de rivière.

— Va pour le poisson. »

Lorsque la serveuse eut prit les commandes, Ange ramena la conversation sur la nonne.

« Cette femme a sûrement des choses à nous raconter. Je doute qu'elle ait totalement perdu la mémoire. Elle avait sans doute une bonne raison de quitter le couvent au milieu de la nuit. Il est probable que quelqu'un lui avait donné rendez-vous.

— Oui, et il faudrait également découvrir par où elle est sortie.

— Il doit y avoir des portes oubliées dans le mur d'enceinte. L'infirmière n'y a pas pensé. Il faudra poser la question à la supérieure. Et comme les sœurs n'ont sûrement pas de portables, quelqu'un aura dû servir de messager. Ceci dit, pour le moment, ce n'est qu'un Escape Game de vacances. Il n'y a pas de plainte, pas de viol. Officiellement, il n'y a pas d'enquête.

— Bien sûr, mais tu es d'accord avec moi, ce n'est pas un comportement normal pour une moniale.

— Je te l'accorde, mais des relations sexuelles entre adultes consentants, fussent-ils moines ou nonnes, ne sont pas interdites par la loi.

— Et si la sœur voulait déposer une plainte ?

— Il lui faudrait un motif valable.

— Peut-être que l'on a fait pression sur elle, une sorte de chantage. Elle a sans doute été droguée.

— Il faudra qu'elle nous donne des éléments sérieux si on veut convaincre le procureur.

— J'ai demandé à l'infirmière de m'appeler quand elle sera en état de nous parler. J'espère qu'elle acceptera.

— Il faudra également qu'elle nous donne son identité civile. Je jetterai un coup d'œil dans nos fichiers lundi matin. Elle a eu une vie avant d'entrer au couvent. Les Bénédictines, ce n'est pas la légion étrangère. »

Les deux hommes furent interrompus par la serveuse qui leur apportait la bouteille de vin.

« À qui dois-je faire goûter le vin ?

— Faites-le découvrir à mon ami, répondit Philippe. »

La jeune femme se pencha vers Ange pour servir le vin, lui offrant un joli point de vue sur sa gorge, par l'ouverture du corsage.

« Ce n'est pas désagréable, dit Ange lorsqu'elle se fut éloignée.

— Tu n'as pas encore goûté !

— Je parlais du point de vue.

— Je le rapporterai à Julie, répondit Philippe.

— Tu veux que je parle à Brigitte des américaines bourrées à Hollywood[2]?

Les deux hommes éclatèrent de rire.

« Alors, sérieux, ce vin qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est original en effet, un petit côté astringent, pétillant, qui n'est pas désagréable.

— Ils déclenchent une deuxième fermentation, qui est stoppée rapidement, ce qui crée ces petites bulles. Ils font aussi un vin pétillant qui est un assez bon succédané de champagne.

— Je croyais que les aristocrates ne buvaient que du Dom Pérignon.

— Détrompe-toi, nous buvons aussi du Ruinart ! »

[2] Lire *Route 66* du même auteur

En analyse

Le Sidobre et Castres, Tarn

Le Sidobre est un plateau granitique situé un peu à l'est de Castres. Ange et Philippe marchaient entre des blocs de pierre monumentaux, sous le couvert de la forêt, appréciable par cette chaude journée.

« Chacun de ces rocs a un nom et une légende particulière. Celui-ci, la Peyro Clabado, fait plus de 700 tonnes et on se demande comment il est resté en équilibre. »

Le policier ne paraissait pas très sensible à la géologie du site.

« Qu'est-ce qui te préoccupe ? demanda son ami.

— Ce qui peut bien pousser une religieuse à quitter son couvent en pleine nuit pour participer à un gang bang.

— Je me pose la question, moi aussi. Elle est nécessairement sortie de son plein gré, et elle a dû répondre à une sollicitation extérieure. Elle n'a pas résisté, ses blessures ne sont pas des blessures de défense.

— Oui, il faudra sûrement remonter dans son passé pour savoir qui peut avoir encore une telle influence sur elle, compléta Ange. Penses-tu que la supérieure pourra nous en dire plus sur elle ?

— Je ne sais pas, mon cousin aura sans doute plus de résultats que nous. Les sœurs ont un grand respect pour les moines.

— Je ne peux pas vraiment me prévaloir de mon statut à ce stade, mais de toute façon, je finirai pas obtenir l'information. Qu'est-ce que tu as fait de l'échantillon de sang ?

— Je l'ai toujours dans ma poche.

— Vu les conditions dans lesquelles il a été prélevé, je ne pense pas qu'il ait une valeur légale, il pourrait quand même nous fournir quelques informations. Il n'y a pas de labo au commissariat de Castres, peut-être qu'on pourrait tenter notre chance à l'hôpital ?

— Je n'y connais personne, mais avec nos deux cartes de visite, on devrait pouvoir se faire ouvrir quelques portes.

— On tente le coup alors. »

Moins de trente minutes plus tard, les deux hommes étaient redescendus du plateau et se présentaient à la réception de l'hôpital, demandant à parler au responsable du laboratoire de biologie. La réceptionniste passa un coup de téléphone, et après avoir décliné leurs identités et qualités, les dirigea vers un ascenseur.

« Le laboratoire est au niveau inférieur, c'est indiqué. On vous y attend. »

Philippe remercia.

« Bonjour, je suis le Docteur Lacaze, que puis-je faire pour vous ?

— Je suis le Docteur de Loubennes, et voici le commissaire Segafredi de la PJ de Toulouse. Nous aurions besoin d'une analyse d'un échantillon de sang. Je ne peux pas vous donner beaucoup de détails.

— En fait, ajouta Ange, nous voudrions surtout savoir si ce sang contient des substances narcotiques ou autre drogue notoire.

— Vous n'avez pas de labo à Toulouse ?

— Bien sûr, mais nous aimerions avoir la réponse rapidement. C'est possible ?

— Oui, bien entendu, je vais faire le nécessaire immédiatement. »

Le biologiste appela l'un de ses assistants et lui donna quelques instructions, puis Philippe lui tendit le flacon.

« Nous allons rechercher les produits les plus connus, nous devrions avoir une réponse très rapidement. Vous avez un numéro où je pourrai vous joindre »

Philippe communiqua le numéro de son portable.

« Je vous appelle dans une heure, peut-être même un peu plus tôt.

— Merci Docteur, conclut Ange. »

Les deux hommes sortirent de l'hôpital pour rejoindre leur voiture. Le téléphone de Philippe sonna dans sa poche. Le médecin décrocha. Il écouta son correspondant pendant quelques instants avant de répondre.

« Merci ma sœur, nous venons tout de suite. »

Puis à l'intention d'Ange.

« C'était l'infirmière du couvent. La sœur est réveillée. Elle peut nous parler. On y va ?

— Et comment ! »

Mélodie Moreau

Sainte Scholastique – Dourgne, Tarn

Arrivés au couvent, les deux hommes se firent d'abord conduire auprès de la mère supérieure. Ange souhaitait en savoir un peu plus sur la femme agressée, avant son entrée dans la communauté.

« Je ne sais que peu de choses de sa vie passée. Lorsque les sœurs entrent dans les ordres, elles renoncent à la vie séculaire et se consacrent totalement à Dieu.

— Est-ce que sœur Marie des Anges a prononcé ses vœux ? demanda Philippe.

— Son noviciat a été assez long, deux ou trois ans, je crois. Elle n'a prononcé que les vœux simples. Elle a des moments de doute, elle ne se croit pas assez forte pour des vœux perpétuels.

— Depuis combien de temps est-elle dans ce couvent ?

— Depuis huit ou neuf ans, je crois. Je peux vérifier, si vous le souhaitez.

— Oui, s'il vous plait, et pourriez-vous aussi nous dire où elle vivait auparavant ?

— Laissez-moi regarder. »

La Supérieure alla chercher un classeur sur une étagère derrière son bureau et consulta une fiche.

« Voilà, elle s'est présentée ici il y a juste neuf ans, au milieu de l'été. Je n'étais pas encore à ce poste. Je vois qu'il y a une note. Il est écrit qu'elle a subi un drame personnel et qu'elle ne voulait plus vivre dans le monde.

— Puisque vous avez le document sous les yeux, vous avez sans doute son état-civil mentionné, demanda Ange.

— En effet, la femme que nous connaissons ici comme sœur Marie des Anges est née Béatrice, Marie, Georgette Moreau, le 12 octobre 1975, mais il est précisé qu'elle préférait se faire appeler Mélodie. Elle vivait à Labège.

— Savez-vous si elle a été mariée ?

— Non, et elle n'a jamais fait mention d'une famille.

— Comment décririez-vous la personnalité de Mélodie ? continua Ange.

— Je ne peux vous parler que de la religieuse, pas de la femme. Elle est plutôt réservée, ne parle pas souvent, exprime peu d'opinions personnelles. Elle est dévouée et serviable, mais je crois qu'elle ne cherche pas à se faire apprécier des autres sœurs. Je crois qu'elle continue à vivre un drame intérieur, que la vie monacale n'a pas effacé les évènements du passé.

— Est-ce que Mélodie a déjà eu, durant son séjour parmi vous, des comportements curieux, lui est-il déjà arrivé de quitter le couvent sans prévenir ?

— Non, il n'y a jamais eu le moindre problème de discipline avec elle.

— Quelles sont ses activités au couvent, en dehors des temps de prière ?

— Elle travaille dans notre atelier de couture, nous confectionnons des habits sacerdotaux. Elle est très habile.

— Peut-elle de ce fait correspondre avec l'extérieur ?

— Non, je ne pense pas. Les couturières n'ont pas de contacts. C'est notre intendante qui s'occupe des commandes et des livraisons.

— Je suppose que vos sœurs communiquent de temps en temps avec leurs familles. Par quel canal le font-elles ?

— Le plus souvent, nous continuons à utiliser le courrier classique. Sauf nécessité particulière, les moniales n'ont pas d'accès à internet. Certaines téléphonent à leurs familles, nous avons un petit bureau avec un poste à l'ancienne.

— Est-ce que Mélodie Moreau reçoit des courriers ou des appels ?

— Non, pas que je sache.

— Une dernière chose, en dehors de la porte principale, dont vous avez la clé la nuit, existe-t-il une autre sortie permettant de quitter le couvent discrètement ?

— Il n'y a que la porte au fond du potager, qui donne sur un petit chemin. C'est le jardinier qui a la clé, c'est par là qu'il emporte les légumes pour le marché.

— Pouvez-vous nous donner les coordonnées de ce jardinier ?

— Bien entendu.

— Je vous remercie infiniment ma mère, je crois qu'il est temps d'aller rendre visite à sœur Marie des Anges. »

Bribes de souvenirs

Sainte Scholastique – Dourgne, Tarn

L'infirmière expliqua à Philippe que sœur Marie des Anges avait repris connaissance peu après l'heure du déjeuner et qu'elle était en état de parler, mais qu'elle n'avait rien pu lui expliquer pouvant justifier son état.

« Nous allons commencer doucement, ne craignez rien, je suis médecin, je ne vais pas la fatiguer inutilement. Maintenant, je vous prie de nous laisser seuls. »

L'infirmière quitta la pièce à regret. La femme dans le lit avait un peu meilleure allure que le matin, mais ses traits restaient tirés et sa respiration assez lente.

« Sœur Marie des Anges, pouvez-vous m'entendre ? demanda Philippe à voix basse. »

La nonne cligna des yeux et eut un petit mouvement de tête.

« Je suis médecin, je vous ai examinée ce matin et mon ami est de la police de Toulouse. »

Comme Philippe prononçait le mot police, Ange remarqua un court instant de panique dans le regard de la femme alitée.

« Nous aimerions comprendre ce qui vous est arrivé cette nuit. Pouvez-vous nous dire pourquoi vous êtes sortie du couvent après minuit ? »

La femme fit non de la tête et détourna le regard.

« Vous ne vous souvenez pas de ce qui s'est passé cette nuit ? »

Un nouveau mouvement de négation fût la seule réponse.

« Quels sont vos derniers souvenirs ? La dernière chose qui vous revient à l'esprit ?

— Le… jardinier

— Le jardinier ? Que vous a-t-il dit ou fait ?

— Une lettre… la porte dans le mur.

— Il vous a donné une lettre ?

Un oui de la tête.

« Et il vous a dit de passer par le potager ? »

Nouveau hochement de tête.

« Qu'avez-vous fait de cette lettre ? Que disait-elle ?

— Je … l'ai… brulée… Sortir à minuit, n'en parler à personne.

— Pourquoi avez-vous suivi ces instructions ?

— Je ne peux pas le dire. C'est dangereux. »

Ange fit signe à Philippe de ne pas insister. Il serait toujours temps d'y revenir plus tard.

« Et ensuite, lorsque vous êtes sortie du potager, on vous attendait ?

— Une voiture, noire.

— Quelle marque ? »

La femme fit non de la tête.

« Je ne sais pas. Grosse et noire.

— Vous connaissiez les personnes dans la voiture ? Combien étaient-ils ?

— Je.. ne… les connaissais pas. Trois personnes, une femme.

— Deux hommes et une femme ? »

La nonne acquiesça, elle semblait épuisée.

« Il faut arrêter, dit Philippe, elle n'en peut plus.

— Une dernière question. Où vous ont-ils emmenée ? »

La nonne fit un petit geste de la main, vers le haut.

« La montagne ?

— Oui, je crois, beaucoup de virages.

— Et quand vous êtes arrivés, qu'avez-vous vu ?

— Ange, il faut la laisser se reposer !

— Grande maison… et la chapelle…

— Allez, on doit la laisser dormir. Nous reviendrons demain. »

Le médecin posa la main sur le front de la femme.

« Elle a de la fièvre, je vais recommander à l'infirmière de lui donner un calmant et de la surveiller cette nuit. »

Dans la voiture, sur le chemin du retour, Ange demanda à Philippe s'il connaissait bien la montagne au-dessus du village.

« J'y allais assez souvent quand j'étais plus jeune, avec mes frères et mes cousins, puis après, pendant nos premières vacances, avec Brigitte. Il y a quelques coins agréables, des lacs et des forêts denses, d'où le nom de Montagne Noire.

— Il y a beaucoup de lieux habités là-haut ?

— En dehors du village d'Arfons, il faut aller assez loin pour trouver des hameaux.

— Il y a des manoirs ou des châteaux avec une chapelle ?

— Comme ça, je ne vois pas, mais on pourra demander à mon père. Il a arpenté ces forêts pendant toute sa jeunesse. C'était un grand chasseur. Maintenant, il se contente de ramasser des champignons. Il connait des coins à cèpes dont il n'a

jamais voulu nous donner la position exacte. Espérons qu'il les a consignés dans ses mémoires. »

Localisation

Loubens-Lauragais, Haute-Garonne

Philippe et Ange étaient assis dans de profonds fauteuils, au cuir délicatement tanné, dans le bureau du comte. Le vieil homme était assis en face d'eux. L'ambiance feutrée rappelait celle d'un club anglais. Il ne manquait qu'un majordome pour servir du sherry. Au lieu de cela, Henri de Loubennes avait sorti une bouteille d'un très vieux whisky écossais.

« C'est un authentique Lord qui me l'a offerte, un ami dont j'avais fait connaissance à Oxford, dans ma jeunesse. Je ne suis pas un véritable amateur de whisky, c'est pour cela qu'elle a survécu, mais Philippe m'a dit que vous saviez l'apprécier. Vous me direz si elle s'est bien conservée.

— Ce sera avec grand plaisir. »

Lorsque les verres furent servis et que chacun eut pris le temps de gouter le vieil alcool, Philippe fit un bref résumé pour son père, qui voulait savoir à quoi les deux hommes avaient occupé leur journée.

« Ton cousin a dû être satisfait de vous voir prendre les choses en main.

— Oui, d'autant que l'histoire ne se limite sans doute pas à une nonne droguée et retrouvée dévêtue à la porte du couvent. Il semble qu'un groupe de personnes

l'ait contrainte à les suivre dans la montagne, précisa le policier.

— D'ailleurs, reprit Philippe, connaîtrais-tu un château ou un manoir auquel est adjoint une chapelle, dans la Montagne Noire, sans doute dans le secteur d'Arfons ?

— On trouve des bergeries et quelques ruines agricoles, mais des châteaux, je n'en connais guère. Je ne vois qu'une grande maison de maître entre Saissac et le Lampy Vieux. Je ne sais pas s'il y a une chapelle.

— Sais-tu à qui elle appartient ?

— Autrefois, elle était la propriété d'un industriel de Castelnaudary, mais il a fait faillite et la propriété a été vendue. On a dit un temps qu'elle avait été achetée par une sorte de secte, ou une communauté curieuse. Pour ce qui me concerne, je n'en sais pas plus, mais tu peux demander à ta mère, elle aussi a grandi dans ce coin. »

Philippe sortit un instant pour appeler sa mère. Françoise de Loubennes entra quelques instants après, elle était encore en tenue de sport.

« Je vous prie d'excuser ma tenue, je faisais une séance de Pilate. Je vois que vous avez décidé d'entamer cette chère vieille bouteille. J'en prendrais bien un doigt, Philippe, s'il te plait.

— Ces jeunes gens sont à la recherche d'une propriété dans la montagne, du côté d'Arfons.

— Vous voulez vivre là-haut ? C'est une drôle d'idée.

— Non, ce n'est pas pour y vivre, le commissaire essaie de localiser un lieu qu'on lui a décrit. J'ai pensé au manoir, au bord de la rigole, en dessous du Lampy. Cette propriété qui a appartenu aux Mayeux-Jonzac.

— Camigné, c'est ça ?

— Oui, c'est le nom. Qu'est-ce que c'est devenu ?

— Le domaine a été racheté à bas prix par une secte lors de la déconfiture des Mayeux, puis la secte a elle-même disparu purement et simplement, laissant les lieux à l'abandon pendant plusieurs années. Il me semble que depuis quelques temps, des travaux ont été entrepris, mais je ne sais pas qui en est le commanditaire.

— Je vous remercie, Madame, avec ces éléments, je dois pouvoir retrouver les chainons manquants.

— Ce whisky est vraiment remarquable Henri. Votre ami avait décidément bien des qualités. Dommage qu'il fût exclusivement homosexuel.

— Que voulez ma chère, personne n'est parfait, et je peux vous promettre qu'il n'a jamais tenté de me séduire.

— Si vous le permettez, Madame, j'aimerais pouvoir passer quelques coups de téléphone pour approfondir cette histoire.

— Mais bien entendu, prenez tout votre temps, nous dînons à vingt heures.

— Je t'accompagne, si tu le veux bien, dit Philippe. »

Lorsqu'ils furent sortis du bureau, Philippe montra son téléphone à son ami.

« Je viens de recevoir un SMS du biologiste de Castres. Il leur a fallu un peu plus de temps que prévu, mais ils ont fait un bilan assez complet. Il me demande mon adresse mail pour m'envoyer les résultats précis, mais il me dit que les tests sont positifs. »

Saisine

Loubens-Lauragais, Haute-Garonne

Philippe et Ange regardaient les feuilles sortir de l'imprimante. En deux minutes, ils eurent en main l'analyse sanguine complète ainsi que la note d'accompagnement signée du biologiste.

Ange laissa les données scientifiques à son ami et se concentra sur les notes.

« GHB et benzodiazépine, pas étonnant que Mélodie ne se souvienne de rien, commenta le policier.

— Oui, elle a eu de la chance de s'en tirer sans plus de dommages, les concentrations sont encore assez élevées, compléta Philippe.

— Quoi qu'il en soit, je ne peux pas garder cette affaire sous le manteau. Je dois en référer au Parquet. Je suis désolé pour la réputation du couvent, mais je pense que le procureur décidera d'engager des poursuites. Il peut confier l'enquête aux gendarmes du coin, mais je pense que je peux le convaincre de me laisser continuer à la mener.

— Je pense que ce serait préférable pour tout le monde. Je te laisse passer tes coups de fil. On se retrouve pour le dîner. »

Ange regagna sa chambre pour appeler le substitut de permanence. Un samedi soir, en fin juillet, il ne devait pas y avoir foule dans les bureaux.

Le policier n'ayant pas encore eu l'occasion de travailler dans ce secteur, préféra auparavant appeler la PJ de Toulouse pour obtenir les coordonnées du Parquet compétent.

« Commissaire Segafredi, passez-moi l'OPJ de garde je vous prie.

— Lieutenant Lopez, que puis-je faire pour vous Commissaire ? »

Ange ne s'était pas encore vraiment habitué au vouvoiement imposé par la hiérarchie, un dommage collatéral imputable à la fonction.

« Bonjour Lopez, la soirée est calme à Toulouse ?

— Rien que de la routine, pas de problème sérieux pour le moment.

— Bien, tant mieux, j'aurais besoin que vous fassiez quelques recherches dans les fichiers. Béatrice Moreau, née en 1975 ; jusqu'il y a neuf ans, elle préférait se faire appeler Mélodie et habitait Labège. J'aimerais que vous cherchiez un peu ce qu'on pourrait avoir sur elle. N'hésitez pas à chercher du côté des mœurs, prostitution, clubs louches… J'ai aussi Mario Da Costa, jardinier, domicilié à Sorèze, Tarn.

— Pas de problème, Commissaire, je m'y attelle tout de suite. Est-ce que je peux me permettre de vous demander ce qui motive cette demande, sauf votre respect ?

— Je ne peux pas trop entrer dans les détails et j'en sais encore très peu, mais la femme a été agressée sexuellement et droguée la nuit dernière. J'ai été impliqué par hasard. Je vous expliquerai lundi. Et j'aurais aussi besoin que vous m'indiquiez les coordonnées du substitut de permanence sur le sud du Tarn.

— Ne quittez pas Commissaire, je regarde ça tout de suite. »

Ange patienta quelques instants, puis l'OPJ lui annonça :

« Claire Parayre, du Parquet de Castres, c'est elle qui est de garde ce week-end. Je vous envoie les coordonnées par texto.

— Merci Lopez, si vous trouvez quelque chose de sérieux sur cette femme, envoyez moi un résumé par mail demain matin. Sinon, on verra ça lundi.

— Pas de problème, bonne soirée Commissaire. »

Le numéro arriva quelques secondes plus tard. C'était une ligne directe en 06.

« Claire Parayre ? Désolé de vous déranger un samedi soir, Commissaire Segafredi, du SRPJ de Toulouse.

— Il n'y a pas de mal Commissaire, je suis de permanence, pas en week-end. Je ne pense pas que nous ayons eu l'occasion de travailler ensemble.

— En effet, je ne suis à Toulouse que depuis quelques semaines et j'aurais préféré une façon plus élégante pour faire connaissance. »

Ange relata en détail les événements de la journée. La magistrate l'écouta avec attention, avant de demander pourquoi les religieuses n'avaient pas fait appel à la Gendarmerie locale.

« Et bien, à vrai dire, je ne sais pas trop. Je crois comprendre que les Sœurs ne souhaitaient pas que ce qu'elles prenaient pour une simple mésaventure ne soit connue dans la région.

— Si je comprends bien ce que vous m'avez expliqué, on parle d'une femme droguée et violée. Ce n'est pas vraiment une simple mésaventure.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, c'est pourquoi je vous appelle. Étant donné que j'ai été involontairement mêlé à cette affaire, je sollicite votre aval pour conduire les investigations.

— La Brigade de Recherche de la Gendarmerie ne va pas apprécier qu'on leur retire le pain de la bouche.

— Ils ne sont même pas encore au courant. Vous ne leur enlèverez rien.

— Bon, après tout, c'est vous qui aurez à gérer ça le cas échéant. Allez-y, je vous donne quarante-huit

heures pour qu'on y voit un peu plus clair. Je ne veux pas vous apprendre votre métier, mais j'aimerais déjà savoir qui est vraiment cette Béatrice ou Mélodie Moreau.

— C'est bien entendu par là que nous allons commencer. Je vous souhaite une bonne soirée. Je reprendrai contact avec vous dès lundi.

— N'hésitez pas à me faire part de toute information dès que possible. Je travaille demain, vous pouvez passer me voir ! »

Après avoir raccroché, Ange regarda sa montre. Dix-huit heures quarante-cinq, une heure de plus en Grèce, il avait le temps d'appeler Julie avant le dîner.

Reportage à Lesbos

Mytilène, Ile de Lesbos – Grèce.

Julie était encore au travail, triant ses notes avant de commencer la rédaction de son dossier. Elle avait choisi un hôtel modeste dans les faubourgs de Mytilène, la principale ville de l'ile de Lesbos. Elle avait déjà passé trois jours à visiter les principaux camps accueillant des femmes migrantes. La plupart venaient de Syrie ou d'Irak, quelques une d'Afghanistan. La journaliste s'intéressait à celles qui avaient laissé derrière elles mari et même parfois enfants, le plus souvent du fait des combats violents qui avaient touché leurs villages d'origine. Comme à son habitude, Julie avait soigneusement préparé son reportage, tissant à l'avance un réseau de correspondants avec les humanitaires présents sur place, qui avaient facilité ses contacts et servi d'interprètes.

Grace à cette anticipation, elle avait déjà pu réunir les témoignages d'une dizaine de femmes, les plus jeunes avaient à peine dix-huit ans, les plus âgées la quarantaine. Toutes racontaient les mêmes histoires, viols à répétition, travail forcé, absence de soins et d'hygiène, manque de nourriture. Toutes présentaient à leur arrivée sur l'ile un tableau sanitaire catastrophique que les dispensaires s'efforçaient de soigner avec compassion.

Loin de sombrer dans le misérabilisme latent, Julie voulait donner une image positive de ces parcours faits de volonté, de force et parfois de haine profonde. L'une de ces femmes lui avait révélé avoir poignardé l'homme qui se considérait comme son mari et la violait tous les soirs, avant de s'enfuir seule, sans eau ni nourriture. Une autre avait perdu ses deux enfants sur la route de l'exil, mais avait choisi de continuer à avancer pour vivre.

Elle repensa au reportage qui lui avait permis de faire la connaissance d'Ange Segafredi quelques années plus tôt[3]. Ces femmes savaient-elles quel sort les attendait en Europe ? Oui, sans doute, mais l'une d'elle lui avait confié que rien ne pouvait être pire que sa vie dans un village conquis par Daesh.

L'icone de Skype se mit à clignoter dans le bas de son écran. Le visage du policier apparut sur l'écran.

« Salut ma belle, je te dérange ?

— Pas du tout, ça va me faire du bien de parler de choses agréables, au milieu de toute cette misère. Tu as l'air d'être mieux logé que moi. Tu es où ? »

Ange fit un tour sur lui-même pour montrer l'ensemble de la chambre.

« Au château ! chez les Loubennes, les parents de Philippe.

[3] Lire *Affaire sous surveillance* du même auteur

— Ta chambre doit être trois fois plus grande que la mienne, mais je ne me plains pas, le lit est propre et confortable. C'est bien assez pour le temps que j'y passe.

— Je ne te manque pas trop ?

— Non, pas de problèmes, j'ai déjà trois amants ! ou plutôt trois amantes, je suis à Lesbos, je te le rappelle. Et toi ?

— Je ne suis pas jaloux, et puis je sais que ce n'est pas vrai.

— Ah bon, comment en es-tu si sûr, monsieur le Commissaire ?

— Oui, tu as raison, je devrais me méfier. Tiens, à ce propos, Philippe m'a parlé de ta soirée avec Brigitte.

— Le traitre, il avait promis de ne rien dire ! Il ne perd rien pour attendre. J'avoue, monsieur l'agent, mais nous n'avons rien fait de mal.

— Voila que tu me rétrogrades. Pour ta peine, tu dois tout me raconter.

— Tu as du temps devant toi mon bel amant ? Installe toi confortablement. »

Julie s'éloigna de l'écran, afin que tout son buste soit dans le champ de la caméra.

« Regarde bien, c'est à peu près comme ça que ça a commencé. Brigitte et moi avions bu quelques coupes d'un excellent champagne tout en parlant de nos

projets. Tu connais Brigitte, quand elle a bu, elle devient très amoureuse, alors elle m'a demandé d'ouvrir un peu mon corsage, comme ça. »

La jeune femme ouvrit lentement sa chemise de jean, bouton après bouton, dévoilant un soutien-gorge de dentelle noire.

« J'imagine très bien la scène, répondit Ange, et ensuite ?

— Ensuite elle est passée derrière moi. Elle a fait glisser les bretelles sur mes épaules et fait descendre ses mains lentement sur ma poitrine. Elle a glissé les doigts sous la dentelle. Tu vois ?

— Oui, je vois bien. Et Brigitte, elle était habillée comment ?

— Elle ne portait qu'une robe d'été, très légère. Je sentais ses seins dans mon cou, c'était très bon. Puis elle est revenue face à moi, en ôtant sa robe. Alors j'ai enfoui mon visage dans sa poitrine et je l'ai attirée à moi. Nous étions allongées sur le tapis du salon quand Philippe est entré. Je lui ai montré le fauteuil. Il s'est assis et a commencé à se caresser pendant que Brigitte me donnait du plaisir. Puis j'ai fait jouir sa femme avec ma langue et il a éjaculé dans ses doigts, comme un étudiant devant un porno. Brigitte et moi avons bien ri en le voyant ainsi. Nous avons fini la bouteille de champagne et je suis rentrée. J'espère que Brigitte l'a consolé.

— Je n'en doute pas un instant.

— J'ai bien raconté ?

— Oui, c'était crédible, je vérifierai avec la version de Philippe.

— Et de ton côté ?

— Rien, ou plutôt si, une religieuse !

— Tu as baisé avec une nonne ?

— Oh non, pas moi, mais justement, je cherche à savoir qui l'a violée.

— Hum, c'est plus excitant que les cadavres au bord des étangs[4]. Il n'y a pas d'autres femmes dans ton affaire ?

— La mère supérieure, mais elle doit avoir au moins quatre-vingts ans, la comtesse de Loubennes…

— La mère de Philippe ?

— Oui, une très séduisante vieille dame, mais c'est la mère de mon ami, et il y a aussi la procureure adjointe, je ne l'ai pas encore rencontrée, mais elle a une voix très agréable. Elle m'a donné un rencart pour demain. »

[4] Lire *Affaire sous surveillance* du même auteur

Initiation libertine

Toulouse, dix ans plus tôt

Le taxi s'arrêta pour déposer ses clients dans une petite rue du quartier du Busca, proche du canal du Midi. Le couple attendit que le véhicule ait tourné au coin de la rue avant de se diriger vers une propriété ceinte d'une haute grille, quelques dizaines de mètres plus loin.

« Tu es toujours bien d'accord, demanda l'homme à sa compagne ?

— Oui, mais tu restes avec moi. »

L'homme pressa le bouton de l'interphone, un spot s'éclaira au dessus d'une camera. L'interphone grésilla quelques secondes.

« Monte-Cristo, prononça l'homme en guise de présentation. »

La porte se déverrouilla dans un claquement sec. Une allée dallée menait à la villa proprement dite, située au milieu d'un vaste jardin arboré. La double porte était accessible par une volée de marches de pierre. Un homme en tenue de majordome les attendait à l'entrée.

« Si vous voulez bien me suivre, le vestiaire est sur votre gauche. »

L'homme et la femme confièrent leurs manteaux à une jeune femme habillée en soubrette.

« Par ici, je vous prie. »

Le majordome les mena vers un grand salon où plusieurs couples devisaient autour d'un vaste buffet. Les hommes portaient des complets sombres, quelques uns étaient en smoking. Les femmes étaient toutes vêtues de robes à la coupe audacieuse, certaines très courtes, d'autres longues et fendues. Un serveur leur proposa une coupe de champagne, puis leur guide les conduisit vers un petit groupe au milieu duquel un homme menait la conversation. Il s'interrompit en les voyant arriver.

« Mes amis, je vous présente Maître Pujol-Lacrouzette, mon notaire et sa charmante compagne. »

Il prit le poignet de la femme pour un délicat baise-main.

« Je vous en prie, pas de Maître ce soir, appelez-moi Jacques, et voici mon épouse, Béatrice. »

La femme offrit un élégant sourire en complément de cette présentation. Comme son mari le lui avait demandé, elle portait une robe de satin rouge, largement décolletée sur le devant, laissant le dos nu. Un simple regard suffisait pour voir qu'elle ne portait rien dessous.

« C'est votre première soirée parmi nous, reprit l'hôte. J'espère que l'ambiance et la compagnie seront à votre

goût. Je vous invite à profiter du buffet et faire connaissance avec mes invités. Certains ne seront peut-être pas des inconnus pour vous. Je vous ferai découvrir la maison dans quelques minutes, si vous le voulez bien. »

Suivant ces recommandations, l'homme et la femme déambulèrent de groupe en groupe, captant ici et là un regard appuyé ou un sourire engageant. Certaines femmes avaient des robes si largement ouvertes qu'elle offraient généreusement leurs poitrines aux regards appréciateurs. Jacques salua un homme accompagné d'une grande femme à l'allure androgyne, il le présenta à Béatrice comme un confrère. La femme déshabilla Béatrice du regard, avant de lui susurrer :

« Je suis à toi quand tu veux, ma chérie. »

Comme son mari s'éloignait déjà, elle n'eut pas à répondre, mais capta un petit signe de la main.

« Tu ne trouves pas que ces gens sont bizarres ?

— Qu'est-ce qui te parait bizarre ? répondit Jacques.

— Cette… femme là, qui me drague ostensiblement, et puis ces autres femmes, qui sont pratiquement seins nus ?

— Ah oui, peut-être, c'est plutôt plaisant à regarder, non ? »

D’autres couples étant arrivés après eux, il y avait maintenant une bonne trentaine de personnes dans le salon. Béatrice remarqua que certains commençaient à se diriger vers les autres pièces du rez-de-chaussée ou montaient à l’étage.

« Tu veux aller voir, demanda son mari ? »

Comme il prononçait ces mots, leur hôte se glissa entre eux et les prit chacun par un bras.

« Vous vous demandez ce que ces gens vont faire à l’étage ? Venez, je vais vous guider. »

L’escalier était large, avec un palier intermédiaire. Un couple y était enlacé, la main de l’homme remontant sous la robe largement retroussée d'une femme rousse.

Au premier, un vestibule desservait 4 pièces et un corridor. Des couples étaient debout à l’entrée de deux des chambres, observant ce qui se passait à l’intérieur. Des bruits caractéristiques étaient perceptibles, soupirs et gémissements de femmes, halètements d’hommes en rut. Dans l’ombre du corridor, une femme accroupie pratiquait une vigoureuse fellation à un homme en smoking. Une coupe de champagne à la main, il versait régulièrement quelques gouttes sur son sexe, que la femme aspirait goulument.

« Ne craignez rien, murmura l’amphitryon dans l’oreille de Béatrice, rien n’est imposé. »

Sa main glissa sur les reins de la jeune femme qui frémit, mais ne se déroba pas.

« Allons voir de plus près. »

Sa main se fit plus pressante sur la hanche comme il lui faisait franchir le rideau des voyeurs. Dans la chambre, sur un grand lit, une femme aux longs cheveux blonds était allongée, les jambes largement écartées, totalement nue. Une autre femme, brune, avait introduit deux doigts dans son vagin et la masturbait lentement. De chaque côté, deux hommes, les maris sans doute, caressaient les seins et le corps alangui.

L'hôte prit la main de Béatrice et la dirigea vers la croupe offerte de la brune. Elle la retira vivement, comme si elle s'était brulée.

« Ne crains rien, elle n'attend que ça. Recommence. »

Béatrice avança sa main, timidement, pour une caresse rapide sur la fesse ronde. Toute à sa besogne, la femme se cambra d'avantage, pour s'offrir à l'inconnue. L'homme prit doucement le poignet de Béatrice et l'amena délicatement vers le sillon ouvert. La jeune femme sentit l'humidité sur les lèvres, mais n'alla pas plus loin.

« Elles sont belles, n'est-ce pas ? Tu aimes les regarder ?

— Oui, c'est vrai, c'est très agréable et qu'y a-t-il à côté ?

— Allons-y !

Ils repassèrent le rang des couples venus admirer la prestation. Jacques était resté en arrière et les rejoignit alors qu'ils se dirigeaient vers une autre pièce. Les sons qui en sortaient étaient beaucoup plus forts. Une femme criait son plaisir sans retenue. Comme précédemment, sans se préoccuper de son mari, l'homme poussa doucement Béatrice à l'intérieur. Ce faisant, ses mains se firent plus pressantes sur le bas de son corps.

Un homme noir était allongé sur le dos. Une femme d'âge mur chevauchait son membre imposant, ses seins lourds venant fouetter la poitrine de son partenaire en cadence. Un deuxième homme s'efforçait de s'introduire par la porte étroite. Quand il y parvint, la femme poussa un long cri, mélange de douleur et d'extase, écrasant son buste sur celui de l'homme au-dessous d'elle. Alors le deuxième homme commença ses va-et-vient, lentement d'abord, puis de plus en fort, enfonçant son sexe jusqu'aux couilles dans le cul de sa partenaire, qui continuait à l'encourager.

Béatrice était fascinée par le spectacle. Elle avait bien vu quelques films pornos, mais n'avait pas imaginé assister ainsi en direct à une telle scène.

« Et ce n'est rien, souffla son chaperon dans l'oreille, après ces deux là, elle en demandera d'autres. Et il y aura toujours des volontaires pour prendre la place. »

Tout en murmurant, ses mains commencèrent à s'activer doucement. De la hanche, la droite glissa sur la fesse, tandis que la gauche passait sous son bras, en direction de son sein. Béatrice sentait une bosse grossir dans le pantalon, dans son dos, puis la main s'aventura plus encore, un doigt s'insinuant entre ses cuisses. Elle n'osait pas bouger, tiraillée entre sa conscience qui lui recommandait de quitter ce lieu et son plaisir qui montait doucement en elle.

Jacques brisa le charme en se frayant un passage jusqu'à sa femme.

« Viens, il y a des endroits plus calmes. »

Ils explorèrent les différentes chambres. Toutes étaient occupées par des hommes et des femmes, pratiquant le sexe sous toutes ses formes. Dans l'une d'elle, des accessoires rappelaient une salle de torture du moyen-âge. Dans une autre, des trous étaient percés dans une cloison par desquels dépassaient des sexes d'hommes. Quelques femmes, et aussi des hommes, passaient et prodiguaient caresses ou fellations à ces membres anonymes.

Ayant fait le tour des lieux, ils redescendirent pour boire un verre. Autour du bar, toutes les femmes étaient maintenant plus ou moins dénudées, certains hommes également. Les regards se tournèrent vers Béatrice qui se rendit compte qu'elle était la seule femme encore complètement habillée, bien visible dans sa robe rouge. Une femme vêtue d'un simple

string s'approcha d'elle et l'embrassa avec avidité. Elle se dégagea et se serra contre son mari.

« Partons d'ici. J'en ai assez vu pour ce soir. »

La suite de ce roman :

https://www.amazon.fr/Mélodie-au-couvent-Eros-Walker/dp/B0BRC87K7Z